

Plozévet, la première recherche coopérative sur programme

À l'aube de la recherche incitative

Bernard Paillard

Qu'en est-il du chercheur mis en position d'expertise? Le paradoxe de devoir assumer les deux rôles est bien connu et vécu par ceux qui passent contrat avec des organismes gouvernementaux. Ce qui est le lot de la majorité d'entre eux, depuis la mise en place des procédures de financement selon les règles de la recherche incitative. C'est-à-dire, depuis le début des années 1960. Lorsque la haute fonction publique entendit mobiliser les chercheurs en sciences humaines et sociales pour étudier les problèmes suscités par la modernisation de la France d'alors, et ce qu'il était convenu d'appeler « les résistances aux changements ». Dans cette optique, furent établis de nouveaux mécanismes d'orientation des recherches autour de grands programmes permettant la collaboration de plusieurs équipes appartenant à des disciplines différentes : les recherches coopératives sur programme, ou RCP.

La première du genre concerna une petite commune bretonne de 3800 habitants : Plozévet. RCP qui est essentiellement connue par le livre d'Edgar Morin (1967), et par celui d'André Burguière (1975), qui fut chargé de faire la synthèse de l'ensemble des études. Car les enquêtes de Plozévet mobilisèrent près d'une centaine de chercheurs pendant plusieurs années, et un vaste spectre disciplinaire. Elles donnèrent lieu à la publication d'une quarantaine de rapports. Mais, pourquoi un tel déploiement ?

Le temps des « actions concertées »

En 1960, avec la création de la Délégation à la recherche scientifique et technique (DGRST), l'État se dote d'un organisme de définition et de coordination de la politique de recherche française. Deux comités ont en charge la mobilisation des sciences humaines et sociales, d'un côté, le Comité socio-économie du développement, de l'autre, le Comité d'analyse démographique, économique et sociale (CADES). Celui-ci, présidé par Jean Stoetzel jusqu'en 1964,

regroupe des scientifiques venant d'horizons disciplinaires différents et engagés dans des pratiques de recherche variées. Certaines de ces personnalités sont liées par un passé universitaire commun, leur passage par l'École normale supérieure de la rue d'Ulm¹. D'autres se sont connus alors qu'ils travaillaient à la Fondation française pour l'étude des problèmes humains, fondée en 1941 sous le régime de Vichy, et dirigée par Alexis Carrel, prix Nobel de médecine en 1912².

Dans le cadre du CADES, en 1961 le docteur Gessain³ est chargé d'établir un rapport sur les besoins des sciences sociales. Constatant que leurs chercheurs sont trop habitués à travailler de façon isolée et artisanale, il prêche pour l'organisation de rapprochements interdisciplinaires. En cela, il reste fidèle à un l'un des projets d'Alexis Carrel : fonder une science de l'homme capable d'embrasser la multiplicité des problèmes auxquels il est confronté. En donnant à la médecine et aux sciences bioanthropologiques un rôle

1. Raymond Aron, Georges Friedmann, Jean Stoetzel se sont côtoyés au « Centre de documentation sociale de l'École normale supérieure », fondé en 1927 par C. Bouclé.

2. Dont, Jean Stoetzel, Robert Gessain, Alain Girard, Jean Bourgeois-Pichat, et le docteur Jean Sutter, qui, bien que n'étant pas membre du CADES, a joué un rôle considérable dans le choix de la commune de Plozévet.

3. Robert Gessain (1907-1986) est à la fois médecin et anthropologue. Sa spécialisation pour le monde arctique fait suite à une première expérience : la traversée de l'Inlandsis du Groenland qu'il entreprend avec Paul-Émile Victor et deux autres compagnons (1935). Robert Gessain devient spécialiste des Eskimos d'Ammassalik, objet de sa thèse. Lors de son passage à la Fondation d'Alexis Carrel, il dirige l'équipe *Population*, et y développe des études démographiques. Ce qui lui permet d'intégrer l'INED dès sa création. En 1958, il devient sous-directeur du Musée de l'Homme et, en 1966, directeur de son Centre de recherches anthropologiques. Initiateur de l'enquête de Plozévet, il en est le coordinateur.

Les Annales de la recherche urbaine n°104, 0180-930-X, 2008, pp.139-148
© MEEDDAT, PUCA



Edgar Morin a été fait Citoyen d'honneur de Plouzévet en 2002

primordial, socle sur lequel devaient s'élever les autres connaissances de l'homme, selon une vision intégratrice de l'humain à partir du biologique. Une conception qui était aussi l'un des fondements de l'eugénisme dont Carrel était l'un des théoriciens reconnus. Mais, une visée épistémologique que l'on ne peut réduire à ce simple aspect⁴.

Ce plaidoyer de Robert Gessain en faveur de l'interdisciplinarité et du rapprochement entre les sciences biologiques et les sciences sociales explique le choix fait par le CADES : concentrer ses crédits sur une seule grande étude. Ce financement s'est réparti, essentiellement, entre les différents centres dirigés par les membres du CADES, permettant de les consolider par le recrutement de jeunes chercheurs.

La RCP de Plouzévet : l'étude d'un isolat

Indépendamment d'un choix d'unité thématique, pourquoi le CADES a-t-il décidé de concentrer ses efforts sur un seul lieu, Plouzévet ? Pour Robert Gessain, la coopération interdisciplinaire souhaitée devait se focaliser sur un milieu restreint aux caractéristiques bien définies, une sorte « d'isolat ».

Cette notion d'isolat a son origine dans l'ethnologie exotique, mais, pas uniquement, puisque l'ethnologie folkloriste est aussi à la recherche de la plus petite unité exempte de contaminations culturelles. Proche de l'isolat, l'ethnie permet de caractériser une population selon différents traits. En 1948, Robert Gessain en donnait la définition suivante : « groupement naturel caractérisé essentiellement par une conscience d'appartenance, par certaines limites géographiques, généralement une seule langue, et par un pourcentage caractéristique de certains types raciaux ». Et, selon lui, la science anthropologique devait déterminer des zones ethniquement homogènes, conception aux antipodes d'une anthropologie structurale à la recherche des universaux.

Une telle optique explique le choix d'un Plouzévet marqué par une forte conscience d'appartenance, celle au Pays bigouden⁵; la pratique d'une langue, le breton ; une limite géographique, celle du cadre administratif communal ; et des traits « raciaux » sans doute communs liés à un fort taux de consanguinité.

L'adoption d'une commune comme espace d'investigation était-elle considérée pertinente par tous ? André Burguière (2005, 2006) rappelle que le scepticisme de Claude Lévi-Strauss relatif à l'articulation bio-anthropologique était vraisemblablement partagé par la majorité des membres du CADES. Dans le même article, il souligne les interrogations des chercheurs engagés quant à la validité et à la représentativité d'une telle unité spatiale. Aussi, il paraît vraisemblable que l'élection de cet « isolat » tient beaucoup à la capacité de persuasion du docteur Gessain, et sans doute aussi au fait que les représentants des autres disciplines, n'ayant rien d'autre à proposer, se soient dégagés progressivement de l'affaire, tout en cherchant à préserver leur propre domaine.

Aussi, est-il plausible de supposer que l'origine de la RCP de Plouzévet est un avatar tardif de ce qui avait été conçu au temps de la Fondation pour l'étude des problèmes humains. Ce qu'exprime d'ailleurs Robert Gessain dans sa préface au livre d'André Burguière, *Bretons de Plouzévet* : « À l'origine, je souhaitais au fond qu'on étudiat à Plouzévet les problèmes humains, c'est-à-dire l'ensemble de ce qu'Alexis Carrel comprenait en ces termes ».

La RCP de Plouzévet : les raisons du lieu

À la recherche de l'isolat idéal, après examen de plusieurs régions françaises encore écartées des grands brassages

4. Le but de cet article n'est pas de revenir sur l'histoire de cette fondation. Pour plus d'informations voir : Alain Drouard, *Une inconnue des sciences. La fondation Alexis Carrel, 1941-1945*, Éditions de la MSH, 1995. L'auteur précise qu'au-delà de son aspect collaborationniste et de l'eugénisme dont Alexis Carrel était l'un des théoriciens les plus reconnus (ce qui lui vaut toujours une mauvaise réputation), la fondation d'Alexis Carrel a joué un rôle considérable dans l'institutionnalisation des sciences sociales d'après-guerre (notamment la création de l'Institut national d'études démographiques). Certains de ses chercheurs les plus en vue, comme François Perroux, Jean Bourgeois-Pichat, Jean Stoetzel, Robert Gessain, se sont retrouvés, alors, à des postes de responsabilité dans les organismes de recherche mis en place après la Libération.

5. L'enquête montrera un particularisme plozévetien lié à l'originalité de son histoire depuis la Révolution française. Qui en a fait une commune de gauche (« rouge ») dans un environnement de droite (« blanc »). Ce qui s'est traduit, entre autres, par une très forte scolarisation, faisant de cette commune, au moment de l'enquête, celle qui avait le plus fort taux d'agrégés, celle qui avait donné plusieurs universitaires reconnus, un recteur d'académie, et même deux membres de l'Académie des sciences.



DR

modernes, (pays de montagne comme l'Auvergne ou la Savoie, pays « périphériques », comme la Basse Bretagne) le Finistère est finalement élu.

Car Jean Sutter y achève une étude sur le taux de consanguinité marqué, là, par la luxation congénitale de la hanche. Puis, après visite de sept à huit communes, Plouzévet retient l'attention de Robert Gessain. Les archives y sont bien tenues, ce qui permet des études longitudinales sur la population, sur les mariages, sur la parenté, sur l'histoire de la commune. Les chercheurs peuvent compter sur la coopération d'un maire, ancien directeur d'école, qui regarde de façon favorable un monde de la recherche qui, peut-être, valorisera l'image d'une commune qui se distingue de ses voisines. Cependant, afin de contrôler la « singularité » d'un Plouzévet, commune de 3800 habitants, marquée par son dualisme fondamental « rouge/blanc », on demande à un jeune ethnologue, Christian Pelras (2000), de mener à Goulien, commune voisine plus petite et moins marquée, une « étude d'ethnologie globale ».

Ainsi débute la RCP sur Plouzévet, dite « enquête pluridisciplinaire de Pont-Croix », commune située entre Plouzévet et Goulien disposant d'un hôtel chauffé où résideront les chercheurs.

Que vont devenir les paysans ?

Les études bio-anthropologiques, émergeant au paradigme de l'isolat, bien qu'importantes, ne sont finalement pas dominantes. Et Edgar Morin, grâce à qui ces enquêtes ont connu une certaine notoriété, n'y fait jamais référence. Tout semble donc indiquer que la visée heuristique des initiateurs a vite été subvertie, tout du moins totalement négligée par les chercheurs en socio-histoire. Au point de souligner la césure radicale entre ces deux orientations, leur dialogue impossible, donc la faillite du paradigme initial. Les thèmes retenus par les études sociologiques, géographiques, historiques, sont totalement déconnectés du corpus bio-anthropologique.

Le premier étudié concerne la modernisation agricole. En cela, Plouzévet rejoint les préoccupations prospectivistes et planificatrices de la haute fonction publique ; et sa demande d'expertise. Car, depuis le rapport Rueff et Armand (1958), qui avait dressé un portrait désastreux de l'état de l'agriculture française (structures parcellaires jugées archaïques, coûts de production trop élevés, retard dans la mécanisation et les pratiques culturelles), l'État s'est engagé sur la voie d'une restructuration fondamentale et rapide du



DR

secteur agricole. L'exode rural, le départ des vieux exploitants sont encouragés. Des unités minimums viables sont définies. On favorise les formes d'exploitations en commun (GAEC, groupement agricole d'exploitation en commun ; CUMA, coopérative d'utilisation du matériel agricole). En quelques années, le paysage agricole français se bouleverse profondément. Problèmes d'ampleur justifiant des études approfondies.

Comment adapter l'agriculture à la concurrence, dans le cadre de la politique agricole commune définie au niveau européen ? Comment intégrer dans l'économie agrolimentaire un mode d'exploitation restant familial ? Comment professionnaliser les cultivateurs ? Toutes questions que se posent les autorités, et qui s'imposent à elles.

En suscitant un malaise très profond au sein d'une paysannerie se sentant abandonnée, condamnée. Un trouble qui soulève une mobilisation professionnelle, avec ses manifestations violentes en juin-juillet 1961. La Bretagne est à la pointe de ce mouvement (urnes brûlées à Pont-l'Abbé, « prise » de la sous-préfecture de Morlaix), avant qu'il ne s'étende au Massif Central et au Midi.

À l'époque, les études sur le monde rural sont encore balbutiantes. Les historiens commencent tout juste à s'y intéresser⁶, les travaux se développant surtout à partir de la décennie soixante-dix⁷: De son côté, la sociologie rurale ne

fait que s'instituer. Comme le rappelle Marcel Jollivet, « la sociologie rurale française est née – ou, au moins, a pris la forme qu'elle a eue durant ces quarante ou cinquante dernières années – dans le contexte d'une société à fondements agraires anciens et à forte empreinte paysanne faisant tout d'un coup le choix de l'industrialisation et de la « modernisation ».

Dans ce cadre, deux questions se posaient : comment faire entrer les paysans, réputés routiniers, et les campagnes, réputées atterrées, dans l'« ère moderne » ? Qu'allait-il advenir d'une « société française sans paysans? »⁸. En ce début des années soixante, le Groupe de sociologie rurale,

6. Est alors rééditée la thèse de Paul Blois, *Paysans de l'Ouest* (Flammarion, 1971). L'auteur, s'inspirant de Simiand, étudie le comportement politique des paysans de la Sarthe, en liaison avec les structures économiques et sociales des populations rurales de l'Ouest français.

7. La publication par les Éditions du Seuil, d'une *Histoire de la France rurale* en quatre tomes (1976, sous la direction de Georges Duby) est révélatrice de cet intérêt récent. Il dépasse largement les frontières du milieu académique, l'histoire rurale trouvant un public au moment où la paysannerie disparaît comme telle.

8. Marcel Jollivet, « La vocation actuelle de la sociologie rurale », *iRuralia*, 1997 – 01. Disponible en ligne sur : <http://ruralia.revues.org/document6.html>.

créé par Henri Lefebvre et Henri Mendras en 1950, se renforce. Alors qu'il ne comptait que ces deux chercheurs à l'origine, quinze années plus tard, vingt-cinq chercheurs (titulaires et contractuels) y sont rattachés. Ce centre bénéficiant du nombre le plus élevé de contrats avec la DGRST (avec celui de Touraine), pour un montant de 1 589 293 F, entre 1962 et 1970⁹.

Pourtant, ces ruralistes ne seront guère concernés par Plozévet. Les premiers sociologues envoyés sur le terrain, Michèle et Jean-Claude Kourganoff, sont chargés d'une étude psychosociologique générale. Un vaste questionnaire est soumis à un échantillon de Plozévétiens du bourg et de la campagne. Puis les questions agricoles seront abordées, sur le plan des techniques de production et de consommation (A. Albenque), et au regard de la diffusion de l'information (J. Maho).

L'analyse de la situation socio-économique de diverses exploitations agricoles étant laissée aux géographes humains, sous la direction de Maurice Le Lannou. La non participation des sociologues ruraux vient de ce qu'Henri Mendras est engagé, depuis 1962, dans une grande opération intitulée « Typologie des sociétés rurales françaises », ambitieuse recherche comparative. Financé d'abord par le CADES, puis par le Comité socio-économie du développement, le projet soumis à Jean Stoetzel était de diviser la France rurale en régions culturellement et socialement homogènes et de choisir, dans chaque région, un village comme un échantillon qui permettrait d'en comprendre la structure sociale « typique ».

C'est ainsi que, pendant dix ans, de 1962 à 1972, les sociologues ont travaillé sur un échantillon d'une quinzaine de villages, et ont étudié le changement social. Cette recherche, qui a été menée collectivement par toute une équipe, a donné lieu à de multiples publications (Duplex, 1968 ; Jollivet, 1968 ; Jollivet, 1971 ; Jollivet et Mendras, 1971 ; Jollivet, 1974 ; Lamarche *et al.*, 1980)¹⁰.

Aussi, les recherches plozévétiennes et leurs réflexions sur les changements du monde rural sont restées largement étrangères aux avancées du Groupe de sociologie rurale, et aux débats qui accompagnent ses travaux. Et, focalisées sur l'étude d'un seul cas, combinant des problématiques disciplinaires différentes, les études socio-historiques plozévétiennes ne font pas du changement social leur priorité, même s'il est au cœur de l'enquête d'Edgar Morin.

Car, les études historiques se sont attachées, principalement, à éclairer certaines des particularités de la vie publique plozévétienne, qui avaient frappé les premiers enquêteurs : le dualisme « rouge/blanc » et la coloration politique originale de la commune ; le rôle de l'école et de la scolarisation.

Avec en arrière fond une analyse de l'évolution socio-économique depuis la Révolution française. En cela, elles ont été fidèles à leur programme intellectuel : étudier une réalité de façon indépendante, en combinant les approches disciplinaires.

La métamorphose de Plozévet : un diagnostic

L'année où Edgar Morin publie son livre sur Plozévet (1967), Henri Mendras sort sa *Fin des paysans*¹¹. Si cet ouvrage marque la sociologie rurale, il n'en est pas de même de celui d'Edgar Morin. Son titre, *la métamorphose*, annonce l'intention de l'auteur : mettre au cœur de sa problématique les multiples changements qui emportent Plozévet, le titre de son contrat portant, d'ailleurs, sur la modernisation. Mais, qu'entend-on, alors, par « modernisation » ? Une notion toujours aussi vague et pourtant toujours en vogue chez certains responsables politiques, pour qui la France est toujours en retard d'une modernisation...

Ce concept est d'autant plus imprécis qu'il ne peut se réduire à ses seuls aspects technologiques, ou à une nécessité d'adaptation des structures économiques et sociales aux contraintes de leur environnement. Et, si, à l'époque de Plozévet, on parlait de se conformer aux exigences du Marché commun, si, aujourd'hui, il s'agit de celles de la mondialisation, une telle notion est-elle pertinente pour saisir les multiples aspects des évolutions d'une société ?

Dès le départ, Edgar Morin (2006) s'interroge sur l'idée même « Lorsqu'on m'a demandé d'intervenir dans cette enquête multidisciplinaire, (...), j'ai pensé qu'il était important d'étudier cette modernisation. Mais j'avais à faire, là, à un concept absolument flou. Car cette modernisation avait des aspects économiques, sociaux, politiques, psychologiques, etc. Elle touchait toutes les classes sociales, comme les différents groupes sociaux d'âges (jeunes, adultes, vieux), ou de genre (hommes, femmes) ». Approche qui détonnait par rapport aux conceptions assez linéaires de l'époque, selon lesquelles les transformations technico-économiques déterminaient les changements sociaux. Et, où toute opposition à eux n'était que « résistances au changement »¹². Que les sociologues se devaient d'étudier afin de conseiller les responsables politico-administratifs sur la meilleure façon de les résorber.

Les interrogations d'Edgar Morin, étrangères à ce paradigme technico-économique, reprenaient celles qu'il avait abordées dans son dernier ouvrage, *L'esprit du temps*. « Dans *L'esprit du temps*, j'avais montré qu'il y avait deux époques de modernisation. Une première étape triomphante

9. Philippe Masson, « Le financement de la sociologie française : les conventions de recherche de la DGRST dans les années soixante », *op. cit.*

10. Marcel Jollivet, « Comment se fait la sociologie : à propos d'une controverse en sociologie rurale », in *L'espace, les sociologues et les géographes, Sociétés contemporaines*, n° 49-50, Presses de Sciences Politiques, 2003, pp. 43-60.

11. Henri Mendras, *La fin des paysans*, SEIDES, 1967. Réédition A. Colin, 1970. 1984, Actes Sud, suivi d'une postface : « La fin des paysans, vingt ans après ». 1992, Babel.

12. Un changement que substantialise l'emploi du singulier !

liée à la conquête du bien-être, de tous les bien-être possibles, les loisirs, les voyages, les consommations de toutes sortes (voiture, frigidaire, etc.). Selon la culture de masse, cette conquête devait permettre d'accéder au bonheur. Mais, dans un second temps, on s'apercevait que cette conquête ne suffisait pas. Mieux, elle produisait de l'insatisfaction morale. (...) Aussi, à Plozévet, je me suis questionné : où en étaient les Plozévetiens ? Alors, j'ai pu détecter qu'à Plozévet même, dans ce que j'ai appelé l'avant-garde modernisatrice (chez le dentiste, chez le docteur), derrière une apparente satisfaction se cachait une mélancolie profonde, Ceux qui jouissaient de tous les bénéfices techniques et matériels de la modernisation vivaient une crise existentielle. Ainsi, j'ai mis l'accent sur la crise de la modernité » (Morin, 2006).

Cet intérêt morinien pour la crise est ancien. Il est déjà présent dans *L'Homme et la Mort*¹³, et s'enracine dans son passé hégélo-marxiste. C'est un thème qu'il approfondit dans la revue *Arguments*, qu'il fonde en 1956, et codirige¹⁴. Le recours à cette notion par *Arguments*, un des thèmes topiques de la pensée marxiste, n'a rien d'original de la part de penseurs en rupture de ban avec le marxisme officiel. Et qui entendent le revisiter à la lumière des avancées des sciences sociales, la notion de crise devant être, elle-même, repensée. C'est un thème qui ne quittera jamais Edgar Morin, et auquel il donnera, plus tard, une assise théorique grâce aux apports des conceptions systémiques et cybernétiques¹⁵. Il mettra alors la notion de crise au cœur des processus d'évolution. Mais, pas selon la trilogie dialectique hégélienne thèse/antithèse/synthèse. Mais, selon une conception plus complexe, où il est question de perturbations organisationnelles (premières manifestations d'un dérèglement), de dialectique blocage/déblocage, par compétition entre des forces de retour en arrière et celles d'approfondissement de la crise, d'apparition de nouvelles tendances organisationnelles, d'accroissement des incertitudes, de progressions/ régressions, etc.¹⁶

Et, rappelant le sens étymologique de la *krisis* grecque, qui signifie « décision », Edgar Morin propose de développer une « sociologie clinique » vouée à la compréhension des transformations sociales sous leurs multiples aspects (évolutions et involutions, croissances et régressions, innovations et retour à la tradition, déviances et nouvelles tendances, etc.). Son objet n'est pas conçu selon une catégorie disciplinaire. Il ne se conforme pas à un « champ », tels l'urbain, le rural, le religieux, le politique, le familial, le juridique, le culturel, l'éducationnel, etc. Il s'efforce de prendre en compte les réalités multidimensionnelles tissées avec ces multiples aspects. La démarche est donc nécessairement polydisciplinaire, voire transdisciplinaire.

Et la recherche y devient un art. Plus exactement, une démarche où « le sociologue est comme le clinicien pour qui l'art et la science se confondent dans l'opération de diagnostic »¹⁷. Une position qui destitue la posture surplombante d'un sociologue omniscient, conscient des incertitudes auxquelles est assujéti tout diagnostic : la complexité

des situations ne peut se satisfaire d'explicitations théoriques générales. Lucide sur lui-même, le sociologue doit savoir que ses analyses relèvent davantage de l'élucidation que de l'expertise. Il doit être plus porté au dialogue qu'aux explications péremptoires. Ses recherches ayant plus vocation à ouvrir des débats qu'à justifier des décisions¹⁸. Et à Plozévet, Edgar Morin voulait faire œuvre utile, en espérant que son passage, là-bas, permettrait à la commune d'avoir une meilleure connaissance d'elle-même pour mieux envisager son avenir. Pas l'ombre d'une perspective d'expertise ; en ancien militant, il se voulait plus proche des Plozévetiens que du Prince.

Sociologie critique et sociologie critiquée

L'histoire ne retint pas ces aspirations. Et, si Edgar Morin a pu jouer un rôle, ce fut essentiellement auprès des agriculteurs et surtout des jeunes, ce dernier point lui occasionnant un différend assez grand avec les autorités municipales et scolaires. Mieux, la publication de son livre éveilla une série de controverses. La parution de *La métamorphose de Plozévet*, saluée comme une interrogation originale et perspicace sur les transformations de la société française, fut plus l'objet de polémiques et de récusations que de confrontations intellectuelles.

Sans doute parce que l'auteur s'était permis d'écrire dans une édition « grand public », livrant ses analyses à un cercle beaucoup plus large que celui, restreint, des lecteurs des revues savantes, donnant, aux yeux de tous, une image autre que celle, flatteuse, que toute communauté aime avoir d'elle-même. Des Plozévetiens s'insurgèrent contre ce qu'ils considèrent comme une violation de leur intimité. Des habitants se reconnurent, parfois à tort (Morin avait changé les noms), et acceptèrent mal d'être livrés en pâture aux regards des voisins, à ceux d'inconnus extérieurs. De petites

13. Edgar Morin, *L'Homme et la Mort*, Corrêa, 1951 ; nouvelle édition, Seuil, 1970.

14. *Arguments*, t. 1, 1956-1960, t. 2, 1960-1962, éditions intégrales publiées avec le concours du ministère de la Culture, Toulouse, Privat, coll. « Réflexions faites », 1963.

15. Edgar Morin, « Pour une crisologie », *Communications* n° 25, *La notion de crise*, 1976, pp. 149-163.

16. *Ibidem*.

17. Edgar Morin, « Principes d'une sociologie du présent », *Sociologie*, Fayard, 1984.

18. Ce serait la vocation de ce qu'il a appelé la « sociologie du présent ». Mais que sa bifurcation vers la réflexion épistémologique ne lui a pas permis de développer, son passage plozévetien n'ayant été que l'enquête princeps lui permettant de formuler la nécessité de cette approche multidimensionnelle. Voir, Bernard Paillard, « La sociologie du présent », *Communications*, n° 82, *Edgar Morin, plans rapprochés*, 2008, pp. 11-48.



erreurs factuelles (inexactitude du prix du quintal de blé) disqualifièrent l'ensemble d'un livre qui, par ailleurs, rencontra l'hostilité des autorités locales et de certains enseignants. Et, abordant des questions litigieuses, comme celle des revendications de la jeunesse, en brossant, non le portait d'une communauté idyllique, mais celui d'un Plozévet traversé par les multiples conflits du passé et de la modernité, il inspira la désapprobation : des Plozévetiens pensèrent que Morin avait trahi leur confiance. La contestation reçue l'assurance et la notoriété de Pierre-Jakez Hélias, qui, originaire du lieu¹⁹, récusait cette vision de l'extérieur, façonnée par des gens ne parlant même pas le Breton.

En second lieu, le livre suscita un tollé dans le petit monde des chercheurs parisiens sur Plozévet. Parce que Morin, même sollicité par ses tutelles pour donner rapidement le résultat de ses travaux, enfreignait la règle de « non publication » à laquelle étaient toujours astreints les autres. Mieux, il avait fait paraître son écrit sans l'avoir soumis au préalable à Robert Gessain et à la DGRST. Aussi l'accusa-t-on de plagiat, de vol d'informations. On incrimina ses méthodes d'enquête peu orthodoxes. On le taxa d'avoir « détruit » le terrain ».

Cette cabale, dont le bruit ne parvint que par hasard aux oreilles de Morin, devait aboutir à une mise en demeure : certains demandèrent qu'une procédure fût engagée contre lui afin que le CNRS lui décernât un blâme. Finalement, l'instruction se perdit dans les méandres d'un Mai 68 qui, localement, relança la polémique : Morin fut accusé d'avoir semé, là-bas, les graines de la révolte de jeunes qui, imitant les étudiants parisiens, dressèrent, au bas du bourg, une fragile barricade. Les Parisiens avaient empoisonné la commune par les mauvais côtés de la ville...

L'exemple illustre les risques inhérents à toute enquête. Qui, même quittant la position d'autorité, peut susciter plus d'incompréhensions que de discussions, de la part des « observés », comme des « commanditaires ». Car, le diagnostic n'étant pas là pour plaire, sa formulation est susceptible de heurter, en dévoilant et en explicitant ce qui provient de conflits cachés, révélant des réalités dissimulées dont vit toute situation sociale et qu'elle génère. Aussi, élucidation de jeux d'antagonismes qui n'ont rien d'éthérés, il n'est pas étonnant qu'un diagnostic puisse être récusé sans autre examen.

La nécessité de conjuguer des approches parcellaires

L'enquête morinienne, en acceptant l'indétermination de la notion de modernisation, avait pour ambition de la concevoir sous ses multiples aspects. Tout son art résidait dans sa capacité de relier des approches différentes, dispersées, parfois disparates. Avec conscience que toute connaissance parcellaire devait être rapportée à ses contextes. Cheminement complexe dans un monde où, selon Blaise Pascal, « Toute chose étant médiante et immédiate, aidée et aidante, causée et causante, et les plus éloignées étant liées de façon insensible, je tiens pour impossible de connaître

19. Jakez Hélias, *Le Chevail d'orgueil, mémoire d'un Breton au Pays Bigouden*, Terre Humaine/Plon, 1975, Presses Pocket, 1982.

la partie si je ne connais pas le tout, et de connaître le tout si je ne connais pas la partie²⁰ ». C'est pourquoi il ne fut jamais question de conduire l'étude selon une démarche monographique²¹.

Car, Plozévet, terrain circonscrit historiquement et géographiquement, était ouverte sur l'Histoire, était traversée par des courants qui dépassaient largement son cadre géographique. Emportée par des mouvements modernisateurs, l'étude devait intégrer des processus plus globaux concernant la France et, plus largement, les pays développés de l'aire occidentale. Tout en étant très attentif aux particularités et aux singularités plozévetiennes.

Or, la compréhension de telles tendances nécessitait de ne pas restreindre le questionnement aux seuls aspects ruraux ou agricoles de cette petite communauté. Celle-ci, nullement isolée, participait à une société que l'on ne pouvait analyser selon un seul trait, celui qui aurait été « déterminant en dernière instance », comme certains se plaisaient à le croire à l'époque.

Plus que de société, ne faudrait-il pas parler de « civilisation » ? Un terme permettant d'approcher la configuration complexe de ce qui se passait alors : par exemple, le développement d'une société capitaliste, technique, et consommériste ; l'affirmation d'un mode de vie urbain atteignant les campagnes ; les transformations culturelles apportées par la culture de masse et par les loisirs ; les changements opérés dans les rapports entre les âges, entre les genres ; etc. Et, où se mettaient aussi en place des mouvements antagonistes résistants à de telles évolutions.

Retour sur expérience

Quarante ans plus tard comment apprécier l'expérience ? En fait, cette mobilisation d'une centaine de chercheurs n'a guère fait école. Et, si d'autres RCP y ont fait référence, c'est avec le dessein d'éviter les écueils qu'elle a rencontrés. En raison d'une coopération pluridisciplinaire s'étant vite repliée sur des monologues disciplinaires. Et où l'ambition d'inciter les chercheurs à s'engager sur la voie de l'expertise s'était heurtée aux traditions académiques. Quant au livre d'Edgar Morin, outre les polémiques qui avaient entouré sa parution, *La métamorphose de Plozévet* n'a pas permis l'affirmation d'un courant scientifique.

Sans doute la bifurcation biographique de l'auteur, délaissant les enquêtes empiriques et se tournant vers l'épistémologie, explique-t-elle en grand partie le fait. Mais d'autres circonstances doivent retenir l'attention. En effet, l'ouvrage, publié en 1967, a dû affronter un contexte intellectuel peu apte à discerner ce qu'il avait de novateur. Le milieu de la recherche sociologique d'alors était fortement marqué par la surévaluation de la prétention théorique, la tendance s'étant renforcée après Mai 68. Par ailleurs, cette étude était difficilement classable selon les « champs » disciplinaires de la sociologie en voie d'affirmation. Elle ne relevait ni de

la sociologie rurale, bien qu'interrogeant une société rurale, ni de la sociologie du genre, bien qu'un chapitre fut consacré à « la femme, agent secret de la modernité », ni de la sociologie des générations, bien qu'on y étudiât les revendications adolescentes. Et, la discipline, qui se fragmentait en une multitude de sous-domaines ne communiquant guère les uns avec les autres, semblait peu apte à valider ce type de recherche polythématique²². Sans doute, une décennie plus tard le climat avait changé, avec la désaffection pour des sociologies devenues illisibles et un certain retour vers l'empiricité. Avec, aussi, l'affirmation de courants épistémologiques et méthodologiques venus d'outre-Atlantique, comme l'École de Chicago ou l'ethnométhodologie. Or, cette nouvelle conjoncture n'a pas favorisé la reconnaissance et le déploiement de ce qu'Edgar Morin avait initié.

Se constituer en courant scientifique ?

La tentative d'Edgar Morin a avorté, avec la dispersion des jeunes chercheurs qu'il avait rassemblés, un temps, autour d'un éphémère « Groupe de diagnostic sociologique ». Car, si les nouveautés scientifiques partent toujours de tendances minoritaires et dissidentes, l'institutionnalisation d'un courant a besoin de plusieurs ingrédients. D'abord, d'être enseigné, l'Université étant certainement une des façons les plus courantes de diffuser de nouvelles méthodes ou notions. Puis, paraît indispensable la solidarité d'un collectif. Ce dont témoigne l'aventure de certains courants aussi marginaux à la même époque, comme le Centre d'études de recherche et de formation institutionnelles (CERFI)²³ fondé par Félix Guattari (Querrien, 2005). Or, ramené à sa plus simple expression, c'est-à-dire à moi seul, ce « Groupe de diagnostic » a été incapable de faire reconnaître l'intérêt de ce type d'enquêtes. Aussi, c'est en solitaire que j'ai poursuivi l'aventure, adaptant cette méthodologie aux exigences d'autres terrains, à Fos-sur-Mer (Paillard, 1981), à Marseille (Paillard, 1994),

20. Blaise Pascal, *Pensées* (199-72-9), Ed Lafuma/Seuil.

21. Un des paradoxes de ces enquêtes plozévetiennes tient au fait qu'Edgar Morin se soit engagé, en solitaire, dans une approche interdisciplinaire, là où la programmation interdisciplinaire s'est heurtée aux socles des différentes disciplines. Par ailleurs, peu de temps après Plozévet, il tentait, à son tour, un rapprochement entre les sciences biologiques et les sciences sociales. Mais sur une orientation épistémologique très différente de celle de l'anthropologie physique, et qui ne doit pas grand chose à son expérience plozévetienne (voir : Bernard Paillard, « La sociologie du présent », et Claude Fischler, « La sapience et la démence », *Communications*, n° 82, Edgar Morin, plans rapprochés, *op. cit.*

22. Morin était considéré, par beaucoup, comme un talentueux touche-à-tout.

23. Comme son homologue marseillais, le Centre d'études de recherche et de formation institutionnelles du sud-est (CERFISE).

dans la région de Tchernobyl²⁴ Sans pour autant oublier Plozévet, selon une intention formulée dès 1965.

Plozévet revisité

À l'époque, il avait été imaginé de revenir faire le point sur les évolutions de la commune selon un rythme décennal, un suivi au long cours pour examiner l'évolution et le développement des questions détectées lors de l'enquête. En réalité, le contact fut repris après plus de trente années, alors qu'était toujours perceptible l'hostilité latente de certains habitants. Depuis, une coopération s'est établie avec la municipalité et les Plozévétiens.

Ce retour est l'accomplissement d'un souhait formulé dès mon passage dans la commune. Car, cette véritable expérience initiatique d'un premier « terrain »²⁵ s'est traduite par une sorte d'attachement, au sens quasi éthologique du terme. Avec l'aspiration à accomplir ce que nous n'avions pas eu le temps, l'argent et l'opportunité de mener à terme. Car, une idée au cœur de l'enquête morinienne m'avait particulièrement séduit, celle d'intégrer des Plozévétiens, donc des « enquêtés », à la recherche elle-même. Un temps, le souhait avait été caressé de constituer des groupes devant enquêter et réfléchir sur leurs problèmes et sur ceux de la commune. Certains auraient même pu être dotés d'une petite caméra en vue de réaliser un film dans la veine du « cinéma vérité » dont Edgar Morin était le promoteur²⁶. À la fin, la réunion d'une sorte « d'États généraux de Plozévet » aurait permis aux Plozévétiens et aux chercheurs de confronter leurs points de vue.

Cette utopie, dans la lignée de la recherche-action chère à Kurt Lewin²⁷, ayant pris par la suite en France différentes formes²⁸, ne m'a jamais quitté. Attentif à saisir toutes les opportunités pour réaliser un tant soit peu ce souhait, en 2002 un hasard favorable m'a permis de proposer aux Plozévétiens une forme inédite de coopération. Cette année-là, Plozévet retrouva officiellement pour la première fois certains de ses chercheurs. Non pour être à nouveau auscultée. Mais afin de débattre des évolutions qu'avait connues la commune et des nouveaux problèmes auxquels elle devait faire face. Depuis ces premières Rencontres régionales CNRS « Sciences et Citoyens »²⁹, renouvelées régulièrement, diverses manifestations favorisent les contacts et les dialogues entre les Plozévétiens et les chercheurs³⁰.

Pour une démocratie cognitive

L'optique est certes différente. Cependant l'ambition reste la même : permettre aux citoyens de mieux maîtriser leur destin. Il s'agit d'avancer sur l'idée que tout travail de connaissance ne peut être isolé de ses implications économiques,

sociales et politiques. Et que la maîtrise des conséquences de ces savoirs concerne tout citoyen. Or, nos sociétés sont confrontées à un grave problème né du développement de cette énorme machine qu'est la « technoscience ». Dans laquelle une minorité d'experts confisque les connaissances, le citoyen perdant tout droit à comprendre les enjeux liés à leurs applications techniques. Et, une telle régression du savoir, fort mal compensée par la vulgarisation médiatique, conduit à une forte régression de la démocratie. Comment rendre les citoyens aptes à comprendre les problèmes, ayant une forte composante scientifique et technique, auxquels ils sont confrontés ? Interrogation de plus en plus partagée par des scientifiques.

Nos rencontres plozévétiennes reprennent les perspectives des « sciences citoyennes ». Cette façon de mettre en débats démocratiques les enjeux intellectuels, culturels, sociaux, politiques, scientifiques, techniques, économiques, des avancées scientifiques. Nouvelle utopie, sans doute. Nouveau commencement, espérons le³¹.

24. Recherche qui, malheureusement, n'a pas trouvé les financements nécessaires pour être menée à terme. Voir : Bernard Paillard, Alfredo Pena-Vega, « Vivre dans l'après-Tchernobyl », *Esprit*, 6, 2002, pp. 176-179 ; « Réhabiliter la vie après Tchernobyl », *Natures, Sciences, Sociétés*, 11, 2003, pp. 276-284.

25. Ayant décidé de mon destin : entrée au CNRS et complicité avec Edgar Morin auprès duquel je fus, un temps, détaché.

26. Voir *Chronique d'un été*, réalisation Jean Rouch et Edgar Morin, 1960, noir&blanc, 86 minutes, Argos films, DVD : Arte vidéo, 2007.

27. Kurt Lewin, *Field Theory in Social Science*, New York, Editions Harper and Row, 346 p. ; René Barbier, *La recherche-action*, *Economica*, 1996.

28. De l'analyse institutionnelle de Loureau - Lapassade, ou celle développée par les chercheur(e)s du CERFI, à l'intervention sociologique chère à Alain Touraine, en passant par les différentes formes de la recherche-action.

29. Les Rencontres CNRS « Sciences et Citoyens » font suite à une première manifestation organisée en 1990 à l'occasion du cinquantième anniversaire de CNRS. Depuis, tous les ans, plus de 500 jeunes et des chercheurs se réunissent pour débattre de différents thèmes « sciences et société », Edgar Morin, à l'origine de ce projet, ayant présidé son comité scientifique jusqu'en 2005. En 2002, j'ai saisi au bond l'idée de régionaliser ce type de manifestation.

30. En mai 2008, les enquêtes plozévétiennes ont été de nouveau évoqué lors d'un colloque tenu à Plozévet même. Une contribution à l'histoire des sciences humaines en France qui s'accomplit en complicité avec des Plozévétiens pour qui ces enquêtes font désormais parties du patrimoine local.

31. Une telle orientation détonne avec la position d'un expert voué au seul conseil du Prince. Mais, cette mise en débats ne dérive pas d'une orientation ou d'un *a priori* seulement idéologique. Car les enjeux technico-scientifiques ont quitté le cénacle restreint des spécialistes. Ils irriguent désormais l'ensemble d'une société confrontée à de graves choix de devenir. Comme d'ailleurs les querelles d'experts, les controverses scientifiques étant un jeu normal dans les sciences.

Références bibliographiques

- Albenque A., « État des techniques de production et de consommation dans l'agriculture et les arts ménagers d'une commune bretonne », *Cahier du CRA*, n° 8, pp. 193-302.
- Boulière F., Cendron H., Clément F., (1966), « Le vieillissement individuel dans une population rurale française : Plozévet », *Cahier du CRA*, n° 5, pp. 41-101.
- Burguière A., (2005), « Les enquêtes collectives de Marc Bloch et Lucien Febvre et leur postérité », *Cahier du centre de recherches historiques*, n° 36, pp. 61-79.
- Burguière A., (2005), « Plozévet, une mystique de l'interdisciplinarité ? », *Cahier du centre de recherches historiques*, n° 36, pp. 231-263.
- Burguière A., (2006), « Une enquête collective des années soixante », *Advanced Social Research*, Kwanseï Gakuin University 21st Century COE Program n° 4, Kwanseï Gakuin University Press, Japon, pp. 314-355.
- Burguière A., (1975), *Bretons de Plozévet*, Flammarion.
- Daron-Horky J., (1968), *Rapport d'enquête sur les habitudes alimentaires à Plozévet*, Finistère, IFOP.
- Gessain R., (1948), « Anthropologie et démographie », *Population*, n° 3.
- Lestrangé M. T. de, (1966), « Étude de plis de flexion de la main : le pli transverse chez les habitants de Plozévet », *Cahier du CRA*, n° 5, pp. 103-117.
- Mathieu N., (1973), « L'évolution socio-économique de Plozévet pendant les cent cinquante dernières années (1820-1960) », Micro-éditions universitaires AUDIR.
- Morin E., (1966), « Adolescents en transition », *Revue française de sociologie*.
- Morin E., (1967), *Commune en France, la métamorphose de Plozévet*, Fayard.
- Morin E., (2001), *Journal de Plozévet, Bretagne 1965*, (préparé et commenté par Bernard Paillard), Éditions de l'Aube.
- Morin E., (2006), « Mon enquête à Plozévet », Entretien avec Bernard Paillard (septembre 2005), *Advanced Social Research*, Kwanseï Gakuin University 21st Century COE Program n° 4, Kwanseï Gakuin University Press, Japon, pp. 232-254.
- Paillard B. (avec la coll. de Claude Fischler), (1981), *La damnation de Fos*, Seuil.
- Paillard B., (1994), *L'Épidémie, carnets d'un sociologue*, Stock.
- Paillard B., (2006), « Plozévet. Repères méthodologiques », *Advanced Social Research*, Kwanseï Gakuin University 21st Century COE Program n° 4, Kwanseï Gakuin University Press, Japon, pp. 286-298.
- Paillard B. (sd.), « Souvenirs de Plozévet », in Lopez Ospina G., Vallejo-Gomez N. (dir.), *L'Humaniste planétaire, Edgar Morin en ses 80 ans – Hommage international*, UNESCO.
- Pelras Ch., (1966), « Goulien, commune rurale du cap Sizun. Étude d'ethnologie globale », *Cahier du CRA*, n° 6, pp. 143-588.
- Pelras C., (2000), *Goulien, une commune bretonne du Cap Sizun. Entre XIX^e siècle et III^e millénaire*, Presses universitaires de Rennes.
- Querrien A., (2005), « LE CERFI, l'expérimentation sociale et l'État : témoignage d'une petite main », in Bezez P., Chauvière M., Chevalier J., Montricher N. de, Ocqueteau F., *L'État à l'épreuve des sciences sociales, la fonction recherche dans les administrations sous la V^e République*, La découverte, coll. recherches, pp. 72-87.
- Sutter J., « Isolot et diffusion des mutations chez l'homme », *Journ. de Génét. Hum.*, vol. XIII, n° 1, pp. 108-121.

Biographie

BERNARD PAILLARD est directeur de recherche au CNRS

CETSAH à l'École des Hautes études en sciences sociales et au LADEC à l'Université de Haute-Bretagne à Rennes

paillard2@wanadoo.fr